

McLaughlin, Martin M. *World Hunger of Food Self-Reliance? A U.S. Policy Approach for the 1980's*. Washington (D.C.), Overseas Development Council, Coll. « Development Paper 33 », 1982, 58 p.

Brian Easton

Volume 14, Number 4, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701595ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701595ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Easton, B. (1983). Review of [McLaughlin, Martin M. *World Hunger of Food Self-Reliance? A U.S. Policy Approach for the 1980's*. Washington (D.C.), Overseas Development Council, Coll. « Development Paper 33 », 1982, 58 p.] *Études internationales*, 14(4), 852–853. <https://doi.org/10.7202/701595ar>

améliorer l'alimentation en eau des pays du monde en développement.

Jean-Pierre THOUÉZ

*Département de géographie
Université de Montréal*

MCLAUGHLIN, Martin M. *World Hunger of Food Self-Reliance? A U.S. Policy Approach for the 1980's*. Washington (D.C.), Overseas Development Council, Coll. « Development Paper 33 », 1982, 58 p.

En 1974, 134 ministres gouvernementaux à la Conférence Mondiale des Nations Unies sur le Ravitaillement ont promis que dans dix ans aucun enfant ne se coucherait affamé, aucune famille ne manquerait de pain et le potentiel de personne ne serait affecté par la sous-alimentation. En dépit de cette promesse, et beaucoup de recommandations visant son accomplissement, nous nous trouvons aujourd'hui toujours aussi loin du but.

Certainement pendant la période la production alimentaire a légèrement dépassé la consommation, et déjà cette production suffit pour un régime modeste mais suffisant pour tout le monde. Néanmoins les évaluations officielles indiquent que presque un demi-billion de gens actuellement n'ont pas assez à manger.

Martin McLaughlin, vice-président américain de l'Éducation au Conseil pour le Développement étranger, a élaboré les raisons de cet insuccès. Du côté ravitaillement il cite: technologie non-appropriée ou manquante, terre limitée, sources d'eau diminuantes, dégradation de l'environnement, recherches insuffisantes, restrictions sur l'usage de combustible fossilifère et temps imprévisible. Du côté besoins, il y a l'accroissement démographique, l'affluence développante, ce qui détourne les aliments vers les plus argentés, et les structures sociales et politiques inéquitables. Manifestement plusieurs de ces raisons sont en corrélation.

L'étude propose ensuite des mesures à prendre pour combattre la faim et la sous-alimentation: augmenter la production, améliorer la distribution, faire face aux problèmes immédiats de sous-alimentation et disette imminente, poursuivre avec vigueur les objectifs à court terme, sans compromettre ceux à long terme. Étant donné que les États-Unis sont la nation la plus riche du monde, et en même temps le plus grand producteur et exportateur alimentaire, presque la moitié du livre traite de la politique américaine.

McMaughlin démontre qu'il est dans l'intérêt des États-Unis de faire usage de sa dominance, et ceci pour des raisons morales, humanitaires et stratégiques, aussi bien que pour la sécurité nationale. Il cite treize recommandations précises concernant les mesures à prendre par les États-Unis.

Évidemment celle-ci est une polémique avec de nobles objectifs, et il serait malvenu de douter de sa thèse. Cependant l'étude contient le même défaut que tant d'autres politiques d'assistance sociale quant au ravitaillement, en disant que si nous avons assez de vivres, nous pourrions donner à manger à tout le monde. Le problème de la distribution inéquitable des aliments est cité; il devrait être mis plus en évidence.

Dans les études des famines faites par A.K. Sen, l'auteur parle des cas où il existe assez de vivres, mais où les gens meurent de faim faute d'argent pour s'en procurer. Ces exemples sont une illustration sérieuse mais microcosmique du problème de la faim dans le monde. Augmenter la production ne résoudra pas le problème, à moins que les gens ne possèdent aussi les droits économiques aux vivres. C'est pourquoi l'étude, à juste titre, cite l'objectif d'améliorer la situation des fermiers pauvres, bien que les difficultés politiques affrontant cette mesure ne reçoivent qu'une mention trop brève.

L'étude ne fait pas état d'autres questions dans le système mondial alimentaire. Les États-Unis ont besoin non seulement d'une politique alimentaire et agricole à l'égard du troisième monde, le marchandage actuel avec la Communauté Européenne et le Japon nous

rappelle qu'ils n'en n'ont pas aussi à l'égard du premier monde. La question des ventes de grain à l'URSS démontre un manque de clarté vis-à-vis du deuxième monde. Depuis trop longtemps le plus grand producteur et exportateur du monde a eu une politique de ravitaillement réglée sur ses propres fins, en négligeant les retombées extérieures. Une étude comme celle-ci a de la valeur, que dans la mesure où elle souligne au peuple américain qu'ils ont des responsabilités de ravitaillement à l'égard du monde, aussi bien que, des responsabilités militaires. Mais ils sont vraisemblablement loin de transformer la reconnaissance de ces responsabilités en des politiques réalistes. [traduit de l'anglais]

Brian EASTON

*New Zealand Institute of Economic Research,
Wellington, Nouvelle Zélande*

PAUL, Samuel. *Managing Development Programs. The Lessons of Success*, Boulder (Col.), Westview Press, Coll. « Westview Special Studies in Social, Political and Economic Development », 1982, p. 263.

Le thème de cet ouvrage du Dr. Samuel Paul est une tentative d'identifier les principales raisons qui expliquent le succès de six programmes de développement choisis en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Il s'agit d'une étude de cas concrets à partir desquels l'auteur a essayé de dégager des leçons en vue d'une stratégie efficace de management. Après avoir indiqué l'importance d'insister sur les cas des programmes de développement qui ont connu un certain succès, il définit ce qu'il entend par programme de développement, un programme de développement réussi et les raisons qui l'ont motivé à choisir les six cas qu'il nous présente ici.

Au nombre de six programmes étudiés dans la première partie de l'ouvrage, quatre ont été choisis dans des pays d'Asie: un programme d'élevage en Inde, un de culture de riz aux Philippines, un de santé publique en Chine et un consacré à la population en Indo-

nésie. Un a été choisi au Kenya en Afrique: un programme agricole consacré aux petites plantations de thé. Celui retenu en Amérique latine est au Mexique: le programme mexicain d'éducation rurale. De ces six programmes, trois se retrouvent dans les secteurs de l'agriculture et de l'élevage, deux sont consacrés à la population et un à l'éducation rurale. L'auteur aborde tour à tour, du chapitre deuxième au septième, chacun de ces programmes: il en fait l'historique, la présentation des principales phases de leur évolution, l'organisation et l'administration interne de leurs gestions face à leurs environnements, leurs contraintes et comment elles ont été abordées, les objectifs poursuivis et enfin les résultats obtenus dans chaque cas.

L'auteur analyse ensuite dans une deuxième partie de l'ouvrage les variables sous-tendant les succès de ces six programmes: environnement, ressources technologiques et humaines, stratégies politiques et décisionnelles. ... Selon l'auteur, l'organisation de ces variables se présente au départ sous forme de relation binaire, mais se rejoignent ensuite et chaque variable est en relation ou interaction avec les autres. Ainsi, d'une part, l'environnement (opportunités et contraintes) agit directement sur la stratégie (services, demandes et ressources mobilisables) et d'autre part, le processus décisionnel (participation, ressources humaines) et en relation directe avec la structure (autonomie organisationnelle). Le résultat obtenu pour un programme de développement dépendrait, selon l'auteur, de la connaissance et de la maîtrise de chacune de ces variables et surtout de leurs mises en relation harmonieuse.

Selon Dr. Samuel Paul, une bonne stratégie de management n'est pas seulement définie par le choix et l'orchestration des variables indiquées ci-dessus. Elle doit aussi tenir compte des différentes phases de l'évolution d'un programme de développement dont notamment la phase de démarrage (désignation d'un projet, l'adaptation à son milieu et la stratégie de sa gestion), la phase de maturité (sa mise en place, le processus de gestion et de décision) et la phase de diversification au cours de laquelle il faut maximiser sa rentabi-